

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Lepage, Louise Desjardins, Rachel Laverdure

Josée Bonneville

Number 132, Winter 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2008). Review of [François Lepage, Louise Desjardins, Rachel Laverdure]. *Lettres québécoises*, (132), 19–20.

☆☆☆☆

François Lepage, *Le dilemme du prisonnier*,
Montréal, Boréal, 2008, 160 p., 18,75 \$.



lui sert de couverture pour faire du trafic de drogue, d'armes et même d'enfants, et enfin Ahmed Morghad, un mollah afghan prêt à tout pour servir Allah.

Sauver sa peau ou servir le bien commun ?

François Lepage expose cette alternative dans un récit rondement mené.



FRANÇOIS LEPAGE

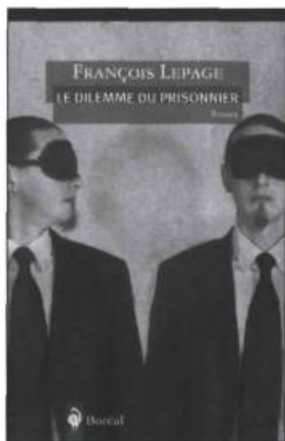
UN DILEMME

Le dilemme du prisonnier se pose lorsque quelqu'un doit choisir entre un comportement individualiste et un comportement coopératif. Imaginons deux suspects face aux options suivantes : s'ils se dénoncent mutuellement, chacun écoperait de cinq ans de prison; si un seul dénonce l'autre, le dénonciateur sera libre et le dénoncé passera dix ans en prison; si aucun ne dénonce l'autre, chacun sera incarcéré un an.

François Lepage illustre brillamment ce dilemme qui se pose dans d'innombrables situations. Sa force est de ne pas le faire d'une manière didactique, mais dans un récit fort bien mené où des allusions à la physique théorique en côtoient d'autres à Homer Simpson et à Snoopy.

QUATRE PERSONNAGES

Le récit est porté par quatre personnages très éloignés les uns des autres, autant géographiquement que culturellement, ce qui permet à François Lepage de ratisser large. L'un d'eux, Martin Benoît, est un professeur du réputé Glendon College de Pennsylvanie dont la vie bascule après la publication, en juin 2001, d'un article dont les commentateurs retiennent que la phrase suivante : « L'islam est une société certainement plus solide que la société américaine. » (p. 110) Après le 11 septembre, son texte prend évidemment une dimension politique et alimente la paranoïa ambiante. Aggravé par un voyage en Iran, il lui vaut, en octobre 2001, une plainte en vertu du Patriot Act. Les autres protagonistes sont Laetitia, une militante environnementaliste qui gère un projet humanitaire en Afghanistan, Pierre Maurice, une « petite crapule » (p. 59) qui a fondé une ONG qui



BEAUCOUP DE SARCASME

Le dilemme du prisonnier est un roman de moraliste dans le sens le plus noble du terme. Dans la lignée de La Rochefoucauld et de Montesquieu. Un roman qui affirme l'impérieuse nécessité de la coopération entre les êtres humains et qui dénonce, à l'aide du sarcasme, plusieurs formes d'égoïsme. Un sarcasme qui fait souvent sourire et parfois rire jaune. Si le système judiciaire, les religions et l'aide humanitaire, entre autres, sont proprement égratignés, c'est le milieu universitaire qui semble la cible privilégiée de François Lepage, lui-même un universitaire. Il aborde avec cynisme la question des rapports de séduction entre les professeurs et les étudiants et étudiantes (il faut se prémunir contre les tentatives de suicide des premiers et les crises d'hystérie des secondes) et ne ménage ni les administrateurs soucieux de l'image de l'institution, ni les nouveaux étudiants dont l'intégration confine « à la guerre civile » (p. 74), ni les parents qui achètent les diplômes de leurs enfants, ni les professeurs qui considèrent les gestionnaires comme des semeurs d'« embûches sur la route qui les mène à la gloire intellectuelle » (p. 78). Ses phrases semblent taillées au scalpel. Ça grince et c'est terriblement efficace!

☆☆☆ 1/2

Louise Desjardins, *Le fils du Che*,
Montréal, Boréal, 2008, 176 p., 19,95 \$.

Fils du Che et petit-fils de mémelles

Louise Desjardins met en scène des personnages qui veulent sauver le monde, mais n'arrivent pas à rendre leurs enfants heureux.

Le fils du Che, c'est Alex, un garçon de presque 14 ans qui vit seul avec sa mère, Angèle, et qui n'a pas connu son père. Il déteste sa mère à qui il reproche de ne pas lui parler de son père et de ne pas être une mère comme les autres. Angèle, de son côté, reconnaît qu'elle n'est pas une bonne mère. Éternelle étudiante, elle vit de l'aide sociale et n'arrive pas à devenir une adulte. Jusqu'à il y a un an et demi, elle vivait encore chez ses parents, Anita et Raouf. Il a fallu que son père tombe gravement malade pour que sa mère la mette à la porte et qu'elle se trouve un logement... de l'autre côté de la rue. Elle rêve d'aller faire de l'aide humanitaire dans quelque pays du tiers-monde, mais n'arrive pas à communiquer avec son fils qui, lui, a un comportement inquiétant : il ne parle presque pas, longe les murs de l'école,





LOUISE DESJARDINS

s'arrache les cils. Il ne communique qu'avec une camarade de classe, Lola, et ne le fait que par courrier électronique.

DES PARENTS INADÉQUATS

Le fils du Che met en scène des personnages incapables d'assumer leur rôle de parents. Les deux mères du roman, Angèle et Anita, sont toutes deux inadéquates, bien que pour des raisons opposées : Angèle n'en fait pas assez et Anita en fait trop. Jusqu'à ce qu'elle se retrouve seule avec Alex, Angèle a laissé à ses parents le soin d'élever son fils. Anita, de son côté, a trop couvé ses

enfants et s'est décidée trop tard à les pousser hors du nid familial. Il est d'ailleurs significatif que les deux mères se mettent en colère quand leurs enfants les appellent maman. Quant au père d'Alex, Miguel, il a abandonné Angèle dès qu'il a su qu'elle était enceinte. Il faut dire qu'il était bien embêté, le pauvre, lui dont la femme est tombée enceinte en même temps qu'Angèle.

LE CHE ET LES MARXISTES-LÉNINISTES

Le Che, dans ce contexte, apparaît comme le père mythique. Durant toute son enfance, Alex a vu sa photo sur tous les murs de la maison de ses grands-parents, des militants de gauche. Il en possède lui-même un énorme poster (donné par sa grand-mère). Ce sont donc les traits de ce super héros que, tout naturellement, il prête au père qu'il désire tant connaître.

Si le roman est l'occasion, pour Louise Desjardins, de questionner les relations parents-enfants, il lui permet aussi de faire ressortir les contradictions vécues par les mémelles (m.-l.), ces marxistes-léninistes convaincus qui « étaient athées, mais [...] pratiquaient la plus exigeante des religions, celle du militantisme aveugle » (p. 128). Sa critique reste cependant en surface. Quand elle dit qu'Angèle, enfant, qui les a souvent entendus déblatérer contre le mouvement rival, la Ligue, ne comprenait pas « pourquoi ils étaient [...] si combattifs entre eux, alors que leur but était de créer de l'harmonie entre les couches sociales » (p. 102), elle répète une critique maintes fois entendue. L'intérêt du roman est ailleurs. Il est dans le contraste entre l'idéalisme des personnages et leur banale humanité, entre leur désir de sauver le monde et leur inaptitude à se sauver eux-mêmes, entre leur amour du monde et leur maladresse à aimer leurs enfants.



Rachel Laverdure, *Gloriole à vendre*, prix révisé, Montréal, Sémaphore, 2008, 182 p. 18,95 \$.

Le roman d'une imposture littéraire

Gloriole à vendre est un roman bien intentionné, mais il ne tient pas ses promesses.

DE BONS INGRÉDIENTS

Gloriole à vendre raconte une bonne histoire. Un jeune homme, Bastien Comtois, sauve *in extremis* de l'incendie de la maison familiale le manuscrit d'un roman écrit par son père décédé plusieurs années plus tôt. Il juge ce roman exceptionnel et décide de le faire publier sous son nom à lui. Il sait pourtant qu'il n'a aucun talent littéraire ; au collège, il faisait rédiger ses dissertations par d'autres. Mais il aimerait bien se racheter aux yeux de sa mère, déçue qu'il n'ait pas fait d'études universitaires comme sa sœur et qu'il soit devenu agent d'immeubles. Le roman, croit-il, lui procurera la gloire. La discrétion de son père quant à ses velléités littéraires sert son projet. Seule sa grand-mère paternelle connaît l'existence du roman, mais elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Les protagonistes de cette histoire sont attachants, en particulier Bastien, touchant dans sa quête identitaire, mais plus encore



Léon, un météorologue à la retraite, à la fois mélancolique et sage, qui a perdu sa femme et ses trois enfants dans un accident d'avion.

Le roman, de plus, aborde des thèmes intéressants : la difficulté pour un fils de dépasser son père, l'usurpation d'identité, le besoin de reconnaissance sociale. Les ingrédients sont donc de bonne qualité mais, malheureusement, la pâte ne lève pas.

UN RÉSULTAT MITIGÉ

Ce qui nous est donné à lire, c'est le journal que Bastien écrit après l'incendie de la maison. Il y relate les péripéties de son imposture littéraire et y parle de sa famille et de ses amis. Or, alors que le journal intime met habituellement les émotions en évidence, je n'y ai pas senti un être humain vibrer. Pas même lorsque Bastien développe, après la parution du roman, une phobie sociale qui l'angoisse au point de le paralyser au cours des entrevues qu'il doit accorder. Tout cela sonne faux, en

partie parce que tout, dans la vie du narrateur, semble calculé... pour faire un roman. Ainsi, certaines coïncidences servent tellement bien le récit qu'elles en deviennent invraisemblables : sa mère ignore que son mari a passé des années à écrire un roman, l'infirmière de sa grand-mère connaît — quel hasard ! — Léon, et sa mère connaît — quel hasard aussi ! — une recherchiste à l'émission de radio que son fils a ratée, en proie à une crise d'angoisse. Même la présence de Léon dans son nouveau voisinage — placé là expressément pour jouer auprès de lui le rôle de père substitué — est cousue de fil blanc. Certains commentaires superficiels affadissent également la sauce, notamment ceux qui portent sur la vie qui passe, sur la valeur sentimentale relative que les gens accordent aux objets, sur l'association entre l'accouchement d'une œuvre et celle d'un bébé.

Décidément, il ne suffit pas de bonnes intentions pour faire de bons romans.



RACHEL LAVERDURE